

## 2 Der

«J'ai bien sûr compris très vite que j'étais noire, à travers le regard de l'autre, notamment celui que portaient les gens sur ma mère, blanche»



## PROFIL

**1974** Naissance à Billens (FR).

**2001 et 2004** Naissance de ses enfants.

**2016** Lancement de la page instagram «Noires».

**2022** Présentation du film «Je suis noires» au FIFDH.

**2023** Lancement du Centre culturel fropea.

Sur la table verte de sa salle à manger, deux petites figurines de porcelaine s'enlacent. L'une est blanche, l'autre est noire. A croire que rien n'a été laissé au hasard, pas même la salière et le poivrier. Des livres de Sun Ra aux instruments de musique accrochés aux poutres comme des photos de voyage, tout dans l'environnement de Rachel M'Bon tend au rapprochement des perspectives. Son métissage même l'incarne – père congolais, mère suisse alémanique. Et si le «vivre-ensemble» sonne parfois en 2023 comme un slogan électoral galvaudé, il est pour la réalisatrice de 49 ans la seule boussole qui vaille.

Petite, Rachel aime le murmure de la rivière derrière chez elle, les cailloux qu'elle imagine vivants, et les récits d'aventures dans lesquels elle s'oublie. La farandole de personnages auxquels l'expositon son père peintre, ses grands frères fans de hip-hop, sa mère comptable et son école rurale dans un hameau du Gros-de-Vaud n'a de cesse de l'étonner. Elle-même se cherche. «J'étais un ovni. J'ai bien sûr compris très vite que j'étais Noire, à travers le regard de l'autre, notamment celui que portaient les gens sur ma mère, Blanche, dont on pensait systématiquement après son divorce qu'elle m'avait adoptée.»

## «Haricot blanc»

A l'école, où elle est la seule enfant métisse, Rachel prétend que les insultes racistes ne l'atteignent pas. En contrepartie, elle devient une élève insolente au sourire narquois. «Je rendais la violence que j'avais intériorisée sans la comprendre.» A l'âge de 17 ans, elle quitte la Suisse pour aller vivre un an au Congo, dans les pas d'un frère adulé, de huit ans son aîné. «J'avais besoin de sortir moi aussi de ma zone de confort et d'aller voir là d'où venait mon père.» Mais sans surprise, elle est là aussi un «ovni», la vie sur place lui renvoyant finalement un autre miroir déformant. «Je n'avais aucun code, et n'étais pas plus à l'aise au Congo que n'importe quelle Suisse.» Elle se fait embaucher comme

assistante de direction d'une filiale de DHL grâce au réseau de son frère, et découvre une société noire dans laquelle elle n'est pas moins minoritaire. «C'est là qu'on a commencé à m'appeler *mundele madesu*, «haricot blanc.»

Rachel décide de rentrer au bout d'un an, alors que s'annonce la guerre civile. «Une fois de retour, j'ai eu une furieuse envie de m'ancrer dans une vie normée. J'ai repris mes études, vécu à Rome durant plus d'un an, et à mon retour j'ai trouvé un job dans une agence de communication, puis rencontré un jeune homme charmant, franco-suisse. Il m'a semblé évident de m'installer dans tout ce que la société valorise le plus. Après l'insécurité émotionnelle traversée dans mon enfance, j'avais besoin de créer un foyer.»

Elle porte des tissages, extension de cheveux lisses, sur les siens naturellement crépus, effectue son RP de journaliste et

## Métisse je suis, métisse je resterai

RACHEL M'BON

Ce week-end sera inauguré à Vidy le premier Centre culturel fropea, à l'initiative de la réalisatrice suisse-congolaise Rachel M'Bon et de ses acolytes

CÉLI HÉRON  
@celiaheron

maintient à tout prix l'illusion d'une femme littéralement bien dans sa peau. A la naissance de ses deux enfants, le grand shaker de la génétique offre à l'un une peau foncée, à l'autre une peau claire, et les discriminations raciales si bien mises à distance reviennent, encore amplifiées. Quand elle amène sa fille à la danse, on la prend pour la nounou – il est en revanche évident qu'elle est la mère de son fils quand elle l'accompagne à l'entraînement de foot. Dans la vie professionnelle aussi, il devient de plus en plus difficile d'ignorer les fissures qui craquellent le vernis du quotidien. Un soir où elle devait se rendre en tant que journaliste à une soirée mondaine à Zurich, un entrepreneur et annonceur de son entreprise, connu loin à la ronde pour ses propos racistes, refuse de lui serrer la main. Elle prend un de ses collègues à témoin et, dans le même temps, la mesure de la vio-

lence. C'est l'épisode de trop, qui la décide à lancer le compte Instagram «Noires», en 2016. «J'avais envie d'aller voir les femmes racisées et leur demander: Comment vous impacte le regard que la société pose sur vous, tout en prétendant ne pas voir les couleurs?»

## Prix du cinéma suisse

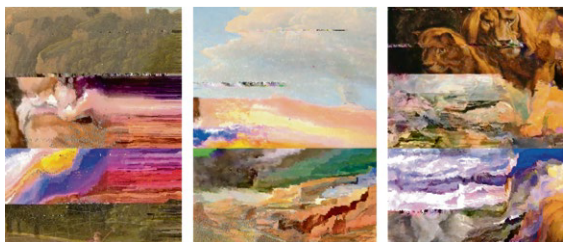
Soudain, le constat est aussi insupportable que l'est sa coiffure afro naturelle aux yeux de son entourage: le racisme systémique prend des contours très nets si on s'arrête une seconde pour le regarder en face. La prise de conscience l'incite à lire des autrices afro-féministes: Audre Lorde, bell hooks, Maya Angelou. Une nouvelle version d'elle-même émerge. Elle se sépare de son mari, démissionne, et fait ses adieux à son père, rentré finir ses jours au Congo. C'est à ce moment-là qu'elle décide de réaliser un film sur ce vécu. Le projet de *Je suis noires* coréalisé avec la cinéaste Juliana Fanjul, est lancé. Six femmes afro-descendantes y questionnent les stéréotypes racistes présents en Suisse. Le film, très remarqué, a reçu le Prix du cinéma suisse. Il voyage désormais dans les écoles du pays – et jusqu'aux universités américaines.

Et maintenant? Comment faire exister ces voix issues des marges sans crisper, sans faire peur, sans menacer? Voilà l'équation qui l'habite alors que sera lancé ce week-end le centre culturel «Afropea», mis sur pied avec Olivia Fahmy et Joël Vacheron. Son but: «Comblent un manque de représentation et de valorisation des cultures africaines, afro-descendantes et noires en Europe». Plutôt qu'un lieu, ils ont privilégié un espace itinérant. Premier arrêt: Vidy. Suivront d'autres institutions, musées et lieux de culture en Suisse romande, puis alémanique.

La démarche est très bien reçue, mais pas partout, pas par tous. «Je suis attentive au climat de tension actuel. J'avance dans le compromis sans être dupe, pour créer des ponts et tendre vers la société en laquelle je crois. J'essaie de questionner sans polariser.» Une démarche, somme toute, on ne peut plus suisse.

## Un jour, une idée

### Au bord du gouffre, au bord de la piscine



FR NCESC SERR

Les chapitres deviennent des stories Instagram. Les images se superposent d'une manière floue, fluide, dégoulinante. Les mots défilent sur un fond sonore qui berce et grésille. Le court-circuit artistique proposé par le collectif Anthropie nous plonge dans le monde d'une jeune génération «perdue dans l'océan numérique».

Sensible et caustique, *Extinction Piscine* raconte ses préoccupations et sa fureur devant le dérèglement climatique. Ce «manifeste incertain», cette «voix sans boussole» restitue parfaitement les ressacs de l'angoisse et du déni, avec de nombreuses bouffées d'ironie qui peuvent s'agglomérer en un nuage de

cynisme. Tous les symptômes d'un «stress pré-traumatique».

Si l'œuvre est d'abord un texte paru aux Editions Abrüpt, le choix de lui donner forme via un feuilleton Instagram relève déjà de l'autodérision. Affalé sur son propre canapé, le public pourra scroller pour vivre une expérience littéraire différente. Il pourra aussi découvrir sa version scénique au Grütli à Genève du 1er au 5 septembre prochain, dans le cadre du vaste programme d'arts vivants déployé par le festival La Bâtie.

Au cours du spectacle déferle le flux constant de vidéo, musique et texte lu. Sur scène, une seule personne, sans visage, souligne parfaitement l'essence collective de la création, qui surpasse le plaisir esthétique et contemplatif

offert par l'écran. Ballottées mais ensemble, les voix réunies par Anthropie sont avides de partage, dans les modes de production et de diffusion littéraires.

Dans la présentation du spectacle au Grütli, elles partagent les références qui ont influencé leur propre texte, qui continuera à respirer à travers des formes hybrides, des données open source aux performances, des posters à l'exposition. A l'occasion de son œuvre précédente, intitulée *Dio*, le collectif avait même proposé un format scénique pour appartement, sorte de théâtre DIY. Autant de formes nouvelles et agiles pour ne pas s'affaler dans la résignation.

*Extinction Piscine*, du 1er au 5 septembre au Grütli, rue du Général-Dufour 16, Genève.